



Une éternité d'attente

Jérôme Peignot, «grand vieillard lucide», tresse avec bonheur les mots et la vie

Par **JEAN-DIDIER WAGNEUR**

Poète, écrivain, long-temps critique au *Masque et la plume* et producteur à France Culture, la vie de Jérôme Peignot est satellisée autour du livre, de l'écriture et de la littérature. Car il appartient à une lignée prestigieuse de typographes qui ont créé de multiples polices dont le Grasset, l'Auriol et le Peignot dessiné par Cassandre. Il a lui aussi travaillé à la mise en page et à la composition d'éditions prestigieuses et il est logique qu'une part de son travail gravite autour de la lettre et de créations de typopoesie superbement éditées par les éditions des Cendres.

L'écrivain ne manque donc pas de caractère, ni d'humour, ni d'amis, de Michel Leiris à Marguerite Duras. Sa tante n'est autre que Laure Peignot, compagne de Georges Bataille, dont il a publié contre vents et marées *les Ecrits* chez Jean-Jacques Pauvert. Son premier livre, *Jéromiades*, date de 1957, il a été l'un des signataires du Manifeste des 121, un militant actif contre les injustices, et pourtant Peignot reste encore peu connu du grand public alors que les inconditionnels et les bibliophiles collectionnent ses ouvrages depuis longtemps. En est-il attristé ? Pas tellement, l'homme a aujourd'hui 94 ans et s'assoit tous

les jours à son bureau devant sa fenêtre qui s'ouvre dans un majestueux tilleul. Son Ball Pentel 46 au bout des doigts, il écrit. En peu de temps il a publié aux Impressions nouvelles de très beaux *Portraits en miroir* où il fait défiler tous ceux qui lui ont été proches (Barthes, Gracq, Perec,...), aujourd'hui dans *Ma part d'infini*, il se livre à un dialogue avec la mort.

Le ton est loin de Beckett, pourtant l'idée n'en est pas si éloignée, puisqu'il parle d'un écrivain (lui) qui n'arrive pas à mourir. Un oublié de la camarade en sorte. Face à ce client bien trop actif, les neurones électrisés par la lecture, l'écoute de Bach ou la méditation devant les toiles de Paul Klee, la grande faucheuse déçue est partie faire ses affaires ailleurs. Aussi lire Peignot, c'est pour les uns un modèle pour éviter l'Ehpad, ses tisanes récréatives et ses mots fléchés, et pour les autres un voyage dans une capsule temporelle.

«Grand vieillard lucide», Peignot anatomise la mort, entrelace l'éternité d'attente de son présent à ses vies passées et surtout à l'absence de la femme aimée, Lola, décédée depuis plusieurs dizaines d'années et dont il est en quelque sorte séparé par la vie. Il se dit «fossile» mais à le lire on en doute. Dans *Ma part d'infini*, il se livre à une enquête non pas sur les «arrière-mondes» (pas de mysticisme!) mais sur ce qui a été dit de

la mort par Homère, Lucrèce, les stoïciens, Giordano Bruno, Nietzsche ou Blanchot. Il fait des allers-retours entre sa bibliothèque et ses vinyles et se compose par fragments successifs son anthologie personnelle dans laquelle il s'enroule pour revivre des aventures d'art et de poésie.

Still alive, Peignot nous donne ici de ses nouvelles et elles sont très bonnes. Il fait des sonnets, des jeux de mots, apprend comment lire Mallarmé, mais surtout est toujours aussi allergique à la bêtise et aux mots d'ordre. Il préfère plutôt des mots de passe comme «poésie» ou «amour». Rien de ce que lira le lecteur n'est funèbre. C'est le paradoxe d'un livre sur la mort qui célèbre en dernière instance la vie, même si Peignot affirme sur les tous les tons «qu'il faudrait tout de même que ça cesse». ◆

JÉRÔME PEIGNOT

MA PART D'INFINI

Les Impressions nouvelles

«Traverses»,

190 pp., 16 €.

Sa tante n'est autre
que Laure Peignot,
compagne de
Georges Bataille,
dont il a publié



contre vents et
marées «les Ecrits»
chez Jean-Jacques
Pauvert.



PASCAL FROISSART